

# Saint-Nicolas-d'Aliermont : les grands moyens contre le radium

De grands fûts jaunes, des hommes vêtus de combinaisons en plastique, de la terre qu'on évacue. On n'est pas à Tchernobyl, mais l'affaire prend un petit côté Seveso-sur-Aliermont à Saint-Nicolas.

Les choses sérieuses viennent de commencer à Saint-Nicolas-d'Aliermont, sur le site des usines Bayard. C'est là qu'étaient fabriqués de fameux réveils, et on se souvient avec émotion du superbe « Stentor », qui avec ses deux clochettes, était capable de réveiller le plus endormi des sonneurs. Ces réveils avaient aussi la particularité d'être lumineux la nuit.

Et c'est de là que viennent tous les malheurs d'aujourd'hui. La clef de la luminescence, c'était le radium. Un radium que pendant longtemps, les employés de chez Bayard ont utilisé sans aucune précaution. On trempait les mains dans le radium, on en mangeait lors des repas du midi, on illuminait la nuit même sans le vouloir...

## Adieu tulipes

En outre, tous les déchets de fabrication ont été jetés çà et là, dans les coins et les recoins du terrain qui entoure l'usine. Depuis, des bosquets de pavillons ont été réalisés. Et l'inquiétude avec les premiers prélèvements. Depuis le début de la semaine, c'est donc le branle-bas de combat dans les terrains Bayard, devenus entre-temps ceux de l'usine Couailliet-Mauranne et Quesnel. Camions et spécialistes de l'Andra (agence nationale pour la gestion des déchets radioactifs) sont arrivés. Des professionnels de l'atome perdu habitués à le traquer partout.

« Notre premier souci a été de libérer les gens de la crainte radioactive. Nous avons immédiatement repéré les sites qui émettent le plus près des maisons, et nous avons aussitôt enlevé la terre », explique un chercheur de l'Institut de protection et de sûreté nucléaire, David Ladsous.

Autour de la maison de M. et M<sup>me</sup> Tarié, il y a désormais une belle tranchée. Dès mercredi, la terre a été retirée sur environ quarante centimètres. « On ne pouvait pas laisser ces gens avec la radioactivité sous les fenêtres », explique le spécialiste. Pourquoi la radioactivité s'est-elle justement retrouvée là, dans une bande de terre qui ceinture la maison ? Assez simplement : après la construction, on pense aux plantations. Et la terre d'en face paraissait si belle, si pichée d'humus et de cendres... Les Tarié en ont ramené des brouettes, pour faire le plateau.

« Je venais juste de planter des tulipes. Ça fait quand même mal au cœur... » explique M<sup>me</sup> Tarié. Mais elle comprend bien la situation. Et le technicien rassure : « On va vous les remettre, les tulipes. Avec de la terre... » La municipalité de Saint-Nicolas va les offrir. Dès hier, M<sup>me</sup> Tarié a pu choisir ses nouvelles tulipes sur le catalogue Willemse, comme les premières.

« Si c'était possible aussi, d'avoir un papier disant qu'il n'y a

plus de radioactivité autour de la maison. Mon mari est marin-pêcheur à Dieppe, et on ne sait jamais. Si toutefois on devait vendre... ». C'est évidemment le souci de tous les riverains : non seulement la pollution, mais aussi la perte d'un capital qui fut dur à amasser.

## Réunion ce matin au ministère

David Ladsous explique les premiers travaux. « Dès que nous sommes arrivés sur le site, nous avons vérifié les mesures effectuées par la CMIR (cellule mobile d'intervention radioactive), qui a fait du bon travail, mais en urgence ». Six prélèvements de trois kilos, aux endroits les plus significatifs, ont été faits et envoyés à deux laboratoires spécialisés. Il s'agit de connaître leur activité massique, seule mesure sérieuse qui permettra de savoir exactement combien de becquerels au gramme renferme la terre.

Ces résultats seront présentés ce matin au ministère de la Santé, à Paris, devant les différents intervenants. On y décidera du programme d'action sur le terrain, pour déterminer quelles interventions et avec quelle urgence on va entreprendre. « Toutes les mesures que nous avons effectuées confirment les mesures de la CMIR, et on se retrouve dans les valeurs de l'Acro (association pour le contrôle de la radioactivité dans l'Ouest) et de la Drire (direction régionale de l'in-



M<sup>me</sup> Tarié a choisi ses nouvelles tulipes payées par la municipalité de Saint-Nicolas (Photo Christian CARIAT)

dustrie et de la recherche)», révélait dès hier M. Herbst, de l'Andra.

En attendant, le terrain de l'usine est quadrillé, découpé en petits carreaux déterminés par des ficelles, pour faire une cartographie de la radioactivité au mètre. « Mais il faut être clair : les acti-

vités présentes ici sont extrêmement faibles, assure Patrice Charbonneau, chef du groupe d'intervention de l'IPSN. Au total ici, il y a moins d'un gramme de radium ».

Moins que dans les grandes affaires traitées récemment par le même groupe, c'est sûr. Mais personne n'ose quand même préten-

dre qu'il n'y a pas de danger. Pour une bonne raison : si l'on connaît les seuils de l'intolérable, il n'y a pas, en France, de seuil bas, à partir duquel on serait sûr de ne rien risquer. D'ailleurs ceux qui travaillent sur place ont revêtu des tenues de protection.

Patrick JOLIVET

## Au temps du radium au menu...

Si la radioactivité des terrains inquiète autant, on peut légitimement se demander ce qu'il est advenu des ouvrières qui ont été, elles, directement en contact

avec le radium. Elles racontent une drôle d'époque.

Paulette Prévost, aujourd'hui 73 ans, a travaillé de 1937 à

1956 chez Bayard. « Je dessinais les chiffres du cadran. Un travail très minutieux : il fallait déposer les sels phosphorescents avec une pointe qu'on

trempait dans le radium. C'était une poudre, qu'on déliait avec du solvant et du vernis. Chez Bayard, on faisait ainsi une centaine de pièces par jour ».

Dans ces années-là, visiblement, on ne se préoccupait pas de grand-chose. « On nous a jamais parlé de danger ou pas, poursuit M<sup>me</sup> Prévost. D'ailleurs, on n'avait même pas de lavabo ». Une information confirmée par M<sup>me</sup> Huguette Payan (qui y a travaillé de 47 à 52), qui raconte : « Je me souviens, nous mangions le cassé-croûte du matin sans pouvoir se laver les mains, qui étaient enduites de radium. Nous n'avions pas de masque. Le soir, je souffrais de violentes migraines ».

## Répercussions sur la santé

Du radium, il était impossible de se débarrasser. « Fallait me voir, le soir, se souvient en riant Paulette Prévost. Quand mon mari arrivait la nuit — il faisait

les quarts — il n'avait pas besoin de se demander si j'étais là. J'étais illuminée... » Pour tenter d'aider les ouvrières à enlever la poudre collante, la direction installera une chambre noire. Marie-Thérèse Carpentier, 64 ans dont 20 chez Bayard, se souvient de la première fille qui y est passée. « On est entrées : l'horreur. On se faisait toutes peur. On voyait qu'on en avait plein. Le pire, c'est qu'on avait beau se laver les mains, ça s'incrétait, ça volait. Impossible de s'en débarrasser. Ce qui me faisait le plus peur, c'est qu'en rentrant chez moi, je faisais à manger. Je pensais que j'en avais toujours, et que j'en mettais dans les aliments des enfants... »

De réelles répercussions sur la santé ne peuvent pas être facilement déduites aujourd'hui. M<sup>me</sup> Payan est sûre que ses avortements spontanés sont dus au radium. Et elle cite le cas d'une camarade atteinte du même problème qu'elle. M<sup>me</sup> Prévost, elle, a eu en 1947 un fils atteint d'une malformation. « La persi-

stance du canal artériel, c'était une grosse opération à l'époque. On m'avait demandé si mes parents buvaient, ou quelque chose comme ça. Quand j'ai dit que je travaillais au radium, le professeur m'a dit qu'il faudrait peut-être voir de ce côté-là... » Si elle n'est sûre de rien, elle a quand même arrêté de travailler pour avoir son autre enfant, une fille en parfaite santé.

M<sup>me</sup> Carpentier travaillait aux aiguilles. « Au début, j'ai eu une diminution des globules. On m'a dit de manger beaucoup de viande rouge... » Les globules sont remontés. Mais la technique de fabrication a changé aussi : on a installé des seringues, commandées au pied, et les ouvrières plaçaient les pièces sous une cage en verre.

Ne restaient plus en contact avec le fameux radium que M. Keller, le directeur de l'unité, qui venait le composer dans le laboratoire et M<sup>me</sup> Thorel, la chef, qui l'accompagnait pour l'aider. Hasard peut-être, ils sont morts tous les deux. D'un cancer.



Une photo de l'équipe du radium : deuxième à partir de la gauche, Paulette Prévost. Pas de protection, on travaille à mains nues. Deux des personnes photographiées sont mortes d'un cancer.